



LES MOISSONS FUNÈBRES

JESMYN WARD



LE LIVRE

En l'espace de quatre ans, cinq jeunes hommes noirs avec lesquels Jesmyn Ward a grandi sont morts dans des circonstances violentes. Ces décès n'avaient aucun lien entre eux si ce n'est le spectre puissant de la pauvreté et du racisme qui balise l'entrée dans l'âge adulte des jeunes hommes issus de la communauté africaine-américaine. Dans *Les Moissons funèbres*, récit devenu instantanément un classique de la littérature américaine, Jesmyn Ward raconte les difficultés rencontrées par la population rurale du Sud des États-Unis à laquelle elle appartient et porte tant d'affection.

<http://www.editions-globe.com/les-moissons-funebres/>

L'AUTEUR

Jesmyn Ward est une romancière emblématique de la littérature du Deep South américain. Elle a publié plusieurs romans inspirés de son enfance difficile au sein d'une famille nombreuse du Mississippi. Considérée comme l'héritière de Toni Morrison, elle a été récompensée du National Book Award 2011 pour *Bois Sauvage*, paru en France en 2012.

<http://www.editions-globe.com/ward-jesmyn>

Jesmyn Ward

Les Moissons funèbres

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Frédérique Pressmann



11, rue de Sèvres, Paris 6^e

À Joshua Adam Dedeaux,
qui ouvre la voie et je le suis

Nous avons vu des éclairs, et c'étaient des fusils ; puis nous avons entendu le tonnerre et c'étaient des canons ; puis la pluie s'est mise à tomber et c'était du sang qui coulait ; et quand nous sommes allés ramasser les récoltes, ce sont des hommes morts que nous avons trouvés. Funèbres moissons.

Harriet Tubman

À peine ados, on vit déjà dans la démerde,
pas logique, mais on fait comme on peut par ces temps troublés,
comme des aveugles : mon Dieu, aide-moi à supporter !
Pourquoi tous mes potes sont morts avant d'avoir vécu ?

Tupac Shakur, extrait de « Words To My Firstborn »
(À mon premier-né)

Debout sur un moignon d'enfant,
moi peut-être ou mon petit frère mort,
je crie de toutes mes forces, je ne peux quitter ce lieu car,
pour moi, c'est le plus cher et c'est le pire,
c'est la vie près de la vie,
la vie perdue : et c'est ici
que je dois me tenir...

A. R. Ammons, extrait d'« Easter Morning »
(Matin de Pâques)

PROLOGUE

Chaque fois que notre mère nous conduisait à La Nouvelle-Orléans pour rendre visite à notre père, elle disait : « Fermez les portières à clé. » La dernière fois que mes parents se séparèrent avant de divorcer pour de bon, mon père partit vivre à La Nouvelle-Orléans tandis que nous restions à DeLisle, au Mississippi. Il s'installa dans un modeste deux pièces peint en jaune, avec des barreaux aux fenêtres. C'était à Shrewsbury, un petit quartier noir situé sous une bretelle d'autoroute. La maison était coincée entre le grillage d'une zone industrielle et le flot de voitures qui filait en bringuebalant au-dessus de nos têtes. J'étais l'aînée et en tant qu'aînée c'était moi qui donnais les ordres tandis que mon frère Joshua, mes deux sœurs, Nerissa et Charine, et mon cousin Aldon qui vivait avec nous à l'époque, disposaient sur le sol du salon les coussins du canapé et la paire de draps de rechange de mon père afin que nous puissions tous dormir. Mes parents, qui essayaient de se rabibocher – mais qui n'y parviendraient pas –, se réservaient l'unique chambre. Joshua racontait qu'il y avait un fantôme dans la maison et le soir, allongés dans le salon sans télé, nous regardions les ombres des barreaux défiler sur les murs. Nous attendions que quelque chose change, que ce qui n'aurait pas dû être là s'en aille.

- Y a quelqu'un qu'est mort, ici, disait Joshua.
- Comment tu le sais ? je lui demandais.
- C'est papa qui me l'a dit.
- T'essaie juste de nous faire peur.

Ce que je ne disais pas, c'était : *Et ça marche.*

À l'époque, c'est-à-dire à la fin des années 1980 et au début des années 1990, j'allais au collège dans une école privée épiscopaliennne et principalement blanche du Mississippi. J'étais une petite provinciale et les filles de ma classe l'étaient autant que moi. Elles parlaient de La Nouvelle-Orléans comme de la « capitale du crime » et racontaient des histoires horribles de Blancs qui s'étaient fait descendre alors qu'ils sortaient des provisions du coffre de leur voiture. « Des rituels de gangs », expliquaient-elles. Ce qui était sous-entendu – et étant donné le penchant raciste d'une bonne partie des élèves de l'école, je suis même étonnée que ça le soit resté, sous-entendu –, c'est que les auteurs de ces crimes, d'une violence extrême et dépourvus de la moindre humanité, étaient noirs. Les filles de ma classe jetaient un coup d'œil dans ma direction quand elles parlaient des Noirs. J'étais boursière et me trouvais dans cette école uniquement parce que ma mère travaillait comme femme de ménage chez quelques familles riches de la côte qui finançaient mes études. Pendant la plupart de mes années de collège et de lycée, je fus la seule Noire. Chaque fois que les filles de ma classe parlaient des Noirs ou de La Nouvelle-Orléans, en s'efforçant de ne pas me regarder mais sans jamais y parvenir, je soutenais leurs regards sans ciller, en évoquant pour moi-même les jeunes hommes de La Nouvelle-Orléans que je connaissais, les demi-frères de mon père.

De tous ses demi-frères, oncle Bookie était notre préféré. La famille vivait depuis toujours dans le quartier qui faisait tant frémir les gens de ma classe. Oncle Bookie était celui qui ressemblait le plus au grand-père que j'avais à peine connu,

celui qui était mort d'une crise cardiaque à l'âge de cinquante ans. Il avait une poitrine large comme un tonneau et plissait les yeux quand il souriait. Les jours de grosse chaleur, il nous emmenait à pied vers l'autre bout du quartier, là où l'auto-route traversait le ciel, jusqu'à une petite maison délabrée, tout en longueur – dans mes souvenirs, elle est bordeaux –, qui faisait le coin d'une rue. La femme qui vivait là vendait des glaces à l'eau à l'arrière de la maison. C'était du sucre liquide, en réalité, qui fondait trop vite avec la chaleur. En chemin, notre oncle racontait des blagues, d'autres gamins se joignaient à nous et il menait sa petite troupe sur l'asphalte en fusion tel un joueur de flûte de Hamelin version ghetto. Une fois nos glaces à l'eau fondues dans leurs gobelets en papier, une fois que Joshua et moi avions fini de lécher le sucre qui avait dégouliné sur nos mains et le long de nos bras, oncle Bookie organisait une partie de foot ou de basket dans la rue. Si l'un d'entre nous recevait le ballon sur la bouche et qu'elle se mettait à gonfler, il riait, les yeux réduits à deux fentes. Certains jours, il nous conduisait, avec mon père et son pitbull, au jardin qui se trouve sous la bretelle d'autoroute. Là, le chien de mon père participait à des combats. D'autres hommes étaient de la partie, qui excitaient leurs chiens pour qu'ils se battent, leur peau sombre nimbée de sueur comme celle de leurs bêtes. Mon frère et moi restions toujours collés à notre oncle. Agrippés à ses avant-bras tandis qu'au-dessus de nos têtes les voitures vrombissaient et que devant nous les chiens s'entredéchiraient. Une fois le combat terminé, les chiens sanguinolents pantelaient en souriant, et nous relâchions notre étreinte, soulagés de quitter ce monde souterrain et le risque d'une possible attaque à la gorge.

- Papa t'a jamais dit que quelqu'un était mort ici.
- Eh ben si, répondait Joshua.
- T'inventes, rétorquait Aldon.

À l'époque où j'étais au lycée, je ne parvenais pas à réconcilier les légendes qui entouraient La Nouvelle-Orléans avec sa réalité, mais je pressentais que le vrai était quelque part. Mes parents étaient séparés mais toujours mariés, ils avaient encore cette familiarité propre aux couples qui ont vécu longtemps ensemble et ils parlaient souvent, assis à l'avant de la voiture, de fusillades, de bagarres et de crimes. Dans leurs bouches, la violence de La Nouvelle-Orléans prenait toutes sortes de noms. Nous n'avons jamais rien vu de tout cela en allant rendre visite à notre père. Mais la clôture grillagée de la zone industrielle qui jouxtait la maison n'en finissait pas de grincer, les nuits étaient interminables et mon frère nous racontait des histoires de fantômes.

Nous savions pourtant que la ville que nous traversions, entassés dans la voiture de ma mère, avait une autre facette. Dans les cités de brique rouge qui parsèment La Nouvelle-Orléans, de vieux arbres majestueux montaient la garde de part et d'autre de petits immeubles aux balcons affaissés, des femmes gesticulaient en se grattant la tête, des enfants à la peau sombre – enfants en colère, joyeux, boudeurs – jouaient sur les trottoirs défoncés. À travers les vitres de la voiture, je regardais surtout les garçons. Avec leurs pantalons tombant sur les hanches, ils se concentraient, tête baissée, puis entraient subitement dans l'épicerie du coin qui annonçait en devanture : « Poboys crevettes huîtres* ». Je me demandais de quoi ils parlaient. Je me demandais à quoi ressemblaient leurs vies. Je me demandais si c'était des assassins. Le soir, allongée sur le plancher du salon de mon père, j'interrogeais Joshua de nouveau.

– Qu'est-ce qu'il t'a dit, papa ?

– Il dit qu'il y a quelqu'un qui s'est fait tuer.

* Spécialité de Louisiane. Ce « sandwich du pauvre » (ou « poor boy ») contient des crevettes et des huîtres frites accompagnées d'une salade.

- Mais qui ?
 - Un homme, répondait-il en regardant le plafond.
- Charine se blottissait contre moi.
- Tais-toi, ordonnait Nerissa.

Aldon soupirait.

Quand nous quittions mon père pour rentrer à DeLisle, c'est-à-dire tous les dimanches, j'étais triste. Je crois que nous l'étions tous, y compris ma mère qui essayait de relancer leur mariage malgré la distance et les infidélités accumulées au fil des années. Elle avait même pensé un moment venir s'installer à La Nouvelle-Orléans, une ville qu'elle détestait. Mon père me manquait. Je ne voulais pas retourner à l'école le lundi matin, franchir les portes de verre, pénétrer dans les vastes salles de classe éclairées au néon, m'asseoir à côté des garçons et des filles de ma classe perchés sur le dossier de leurs chaises, chemises bien repassées et shorts kaki, jambes écartées ou eyeliner bleu. Je n'avais pas envie qu'ils me regardent à la dérobée chaque fois qu'ils parlaient des Noirs, pas envie de devoir détourner mon regard pour qu'ils ne remarquent pas que je les observais, que j'étudiais les certitudes qu'ils arboraient comme un élément de plus de leur panoplie vestimentaire. Pour rentrer, nous traversons les quartiers est de La Nouvelle-Orléans, le bayou d'Isle Sauvage, le gris murmure du lac Pontchartrain, puis les panneaux publicitaires et les zones commerciales de Slidell avant d'entrer au Mississippi. Là, nous continuons sur la I-10 – le mur de grands pins du centre spatial Stennis, puis les villes de Bay St. Louis, Diamondhead et enfin DeLisle. Nous quittons alors la longue autoroute défoncée pour contourner l'usine DuPont, blottie, comme Stennis, derrière sa haie de grands pins, traverser la voie ferrée, et nous retrouver au milieu des champs, parmi les petites maisons en bois abritées du soleil par de grands arbres. Dans les prés, des chevaux

paissaient en cherchant de l'ombre. Des chèvres mâchonnaient les poteaux des clôtures.

DeLisle et Pass Christian, les deux villes dont sont issus tous les membres de ma famille, c'est autre chose que La Nouvelle-Orléans. Pass Christian est située sur la côte artificielle du golfe du Mexique, à côté de Long Beach, et tourne le dos à la baie de St. Louis, tandis que DeLisle s'accroche à l'arrière de la baie et s'étend au nord, en s'amenuisant vers l'intérieur des terres. Les deux villes somnolent pendant une bonne partie de l'été, quand la chaleur est à peine soutenable, et pendant une bonne partie de l'hiver aussi, lorsque les températures frôlent le zéro. À DeLisle, en été, il y a parfois du monde au parc parce que les jeunes viennent y jouer en basket et écouter de la musique à fond sur leurs autoradios. Au printemps, les gens plus âgés se regroupent sur le terrain de baseball où les Negro Leagues de tout le Sud des États-Unis se retrouvent. Pour Halloween, les enfants parcourent encore le quartier à pied ou montés à l'arrière d'un pick-up pour jouer à trick-or-treat. À la Toussaint, les familles se réunissent autour des tombes de leurs proches ; on apporte des pliants en tissu et, après avoir nettoyé les pierres tombales et arrangé les pots de chrysanthèmes, on mange ensemble. Les gens restent jusqu'à la tombée de la nuit, discutent, allument une flambée, chassent d'une main les derniers moucherons de la saison. Ce n'est pas la capitale du crime.

Du plus loin qu'elles se souviennent, la plupart des familles noires de DeLisle – la mienne y compris – ont vécu dans des maisons qu'elles ont généralement construites de leurs propres mains. Ces maisons, simples bicoques tout en longueur, aux pièces en enfilade, ou bien en forme de chaumière, sont apparues par vagues ; les premières, celles des années 1930, ont été construites par nos arrière-grands-parents, les suivantes, dans les années 1950, par nos grands-parents, et

les dernières, dans les années 1970 et 1980, sont celles de nos parents qui, eux, ont fait appel à des entreprises. Ces maisons modestes comportent trois ou quatre pièces, une allée en terre ou en gravier sur le devant et des clapiers à lapins et quelques pieds de vignes à l'arrière. Pauvres mais dignes. Il n'y a pas de logements sociaux à DeLisle et les seuls que Pass Christian comptait avant le passage de l'ouragan Katrina se résumaient à quelques bâtiments en brique rouge à un étage où vivaient des familles noires et vietnamiennes. Aujourd'hui, sept ans après Katrina, à l'endroit où se trouvaient ces logements sociaux, les promoteurs construisent des maisons de trois, quatre pièces perchées sur des pilotis de sept mètres de haut que viennent rapidement remplir des habitants chassés de chez eux par la tempête ou des jeunes de DeLisle et Pass Christian qui veulent continuer à vivre dans leur ville. Ce qui a été rendu impossible pendant plusieurs années, l'ouragan ayant rasé la plupart des maisons de Pass Christian et toutes celles de DeLisle dans la zone du bayou. Revenir à DeLisle en tant qu'adulte m'a été difficile pour cette raison, une raison bien concrète. Et puis il y a des raisons abstraites, aussi.

Comme disait Joshua, quand nous courions, enfants, après les fantômes : « Y a quelqu'un qu'est mort, ici. »

Entre 2000 et 2004, cinq jeunes hommes noirs avec lesquels j'avais grandi sont morts de mort violente, apparemment sans lien les uns avec les autres. Le premier fut mon frère, en octobre 2000. Le deuxième, Ronald, en décembre 2002. Le troisième, C. J., en janvier 2004. Puis Demond, en février 2004. Le dernier fut Roger, en juin 2004. C'est une liste brutale, par son caractère abrupt et implacable. Elle est sidérante. Elle m'a réduite au silence très longtemps, et raconter cette histoire est la chose la plus difficile que j'aie jamais entreprise. Mais mes fantômes ont été des êtres de chair et je ne peux pas

l'oublier. Surtout quand j'arpente les rues de DeLisle, plus vides encore depuis le passage de Katrina et toutes ces morts. Au lieu de la musique de mon frère ou de mes copains, la seule chose que j'entends en marchant près du parc c'est le perroquet d'un de mes cousins, un perroquet angoissé qui crie si fort qu'on l'entend dans tout le quartier, cri d'enfant blessé provenant d'une cage si petite que la crête de l'oiseau en touche presque le plafond tandis que sa queue en balaie le sol. Parfois, quand le perroquet crie sa rage et son chagrin, je me demande pourquoi il règne par ailleurs un tel silence. Pourquoi toute notre colère et notre chagrin accumulés ne produisent que du silence. Ça ne va pas, il faut qu'une voix s'élève pour raconter cette histoire.

« Je te dis, y a un fantôme, ici », disait Joshua.

Parce que c'est mon histoire en même temps que celle de ces jeunes hommes disparus, parce que c'est l'histoire de ma famille en même temps que celle de notre communauté, elle ne peut se raconter de manière linéaire. Je dois partir de l'histoire de ma ville et de ma communauté pour ensuite revisiter chacune de ces vies perdues. Je le ferai en remontant le temps, depuis la mort de Roger jusqu'à celle de mon frère, en passant par celles de Demond, de C. J. et de Ronald. Parallèlement, il me faut dévider l'histoire en descendant le fil du temps, aussi, entre les chapitres où mon frère et mes amis recommenceront à vivre, à parler, à respirer, l'espace de quelques pages dérisoires, je raconterai l'histoire de ma famille et celle de mon enfance. J'espère découvrir ainsi des choses sur nos vies à tous, si bien que, en arrivant au cœur du livre, là où mon récit à l'endroit et mon récit à l'envers se rencontreront autour de la disparition de mon frère, j'en saurai un peu plus sur cette épidémie, sur la façon dont le racisme, les inégalités sociales, l'absence de politique publique et les démissions personnelles se sont combinés pour engendrer

cette situation pourrie. J'espère comprendre pourquoi mon frère est mort tandis que moi, je suis en vie, et pourquoi j'ai hérité de tout ce bordel.

WOLF TOWN
DES ORIGINES JUSQU'À 1977

Sur les photos, certains de mes ancêtres ont la peau tellement claire qu'on les croirait blancs, et d'autres la peau tellement foncée que l'arête d'un nez ou l'ourlé d'une bouche ont des reflets argent sur les tirages en noir et blanc. Les femmes portent des chemisiers blancs à manches longues et col montant et des jupes noires ; les hommes, des chemises en coton d'une teinte indéfinissable sur des pantalons larges. Sur ces photos, ils sont toujours dehors, mais du décor pâli on ne distingue plus que quelques arbres, qui s'élèvent derrière eux comme de la fumée. Ils ne sourient jamais. Ma grand-mère Dorothy me parle d'eux, elle m'explique que certains étaient haïtiens, d'autres choctaw, qu'ils parlaient français, qu'ils venaient de La Nouvelle-Orléans ou bien d'ailleurs, à la recherche de terres et d'espace, et qu'ils se sont arrêtés ici.

Avant que la ville de DeLisle ne soit baptisée ainsi, du nom d'un colon français, ses premiers habitants l'appelaient Wolf Town*. Des massifs de pins, de chênes et de liquidambars poussent dans toute la localité, jusqu'au bayou. La rivière lente et brune, la Wolf River, serpente à travers DeLisle, où elle façonne des criques avant de se jeter dans le bayou. Quand

* Ou « ville du loup ».

les gens m'interrogent sur ma ville natale, je leur dis qu'on l'appelait ainsi avant qu'elle ne soit partiellement domestiquée, colonisée. Je veux transmettre quelque chose de sa brutalité originelle. Ce nom de Wolf Town, c'est une allusion à sa sauvagerie initiale.

J'ai envie de leur dire (mais je ne le fais pas) : J'ai vu des renards, petits et roux, avec leurs silhouettes fines, courir le long du fossé puis replonger dans les bois. Et une fois, j'ai vu autre chose. Il faisait nuit et avec mes amis nous roulions dans une partie de DeLisle jusqu'ici préservée, un enchevêtrement de bois sauvages dans lesquels quelqu'un avait percé une route en cul-de-sac, dans l'idée d'y construire un jour un lotissement. La bête a surgi devant nous et nous avons crié de surprise. Elle nous a observés un instant avant de regagner l'obscurité d'un bond ; elle était l'obscurité même, couleur de fumée sale, avec un long museau fin, et elle ne faisait aucun bruit, cette bête sauvage qui nous a regardés comme les intrus que nous étions ; alors nous sommes repartis vers des routes plus fréquentées et avons abandonné cet endroit qui était tout sauf un cul-de-sac – c'était un commencement plutôt, un lieu de naissance : la ville du loup.

Mais comme je n'ai pas tant d'éloquence, je me contente de sourire.

Ici, la plupart des gens ont des liens de parenté. C'est quelque chose dont on parle entre « Noirs », la façon dont nos familles s'entremêlent et s'agrandissent, et entre « Blancs » aussi, mais que nous abordons peu quand, les uns et les autres, nous nous rencontrons, même dans le cas où des gens qui se situent de part et d'autre de la ligne de démarcation raciale portent le même patronyme. Nos sangs sont si mêlés que, dès le début du xx^e siècle, les adultes de DeLisle arrangeaient des rendez-vous avec d'autres communautés métissées d'Alabama ou de Louisiane afin de trouver pour leurs enfants des prétendants porteurs de patrimoines génétiques différents des leurs.

Parfois ça marchait, et parfois non. Parfois les partenaires issus d'autres États se révélaient être encore plus proches de nos jeunes gens que s'ils les avaient rencontrés au coin de la rue. Parfois c'étaient des cousins et leurs relations ne pouvaient pas dépasser un certain stade d'intimité.

Ma grand-mère Dorothy se rappelle que, lorsqu'elle était très jeune et que ses parents, Mary et Harry, n'avaient pas encore eu leurs douze enfants, il leur arrivait de rendre visite à des membres de la famille qui habitaient à la campagne, au nord de DeLisle. Le père de Harry avait la peau d'un beau brun foncé mais sa mère, selon tous les témoignages, était blanche et elle avait une sœur qui vivait dans un petit village du nord, en zone blanche. Les enfants de Harry étaient couleur cannelle, vanille ou café, et, lorsque la famille prenait la route du nord, ils se pelotonnaient à l'arrière de la voiture sous des couvertures pour traverser l'éblouissante clarté des paysages sauvages du Mississippi. Avec sa peau très claire, Harry pouvait passer pour blanc. Une fois arrivés chez leurs grands-parents, les enfants jouaient à l'intérieur de la maison et, dès que le soleil commençait à décliner, la sœur de mon arrière-arrière-grand-mère leur disait : « Eh bien, il est temps de reprendre la route. » Ce qu'elle ne disait pas mais que tout le monde comprenait, c'était : *L'endroit n'est pas sûr. Le Klan rôde. On ne doit pas vous trouver sur la route à la nuit tombée.* Alors ma grand-mère et ses frères et sœurs s'empilaient à nouveau dans la voiture sous la chaleur asphyxiante des couvertures et un homme d'apparence blanche, accompagné de sa blanche mère, reprenait la route du Sud, vers DeLisle et sa population créole et métissée, vers leur foyer.

Du côté du grand-père paternel de ma mère, Adam Junior, les histoires sont à peu près les mêmes. Ma mère possède une photo du père d'Adam Junior, Adam Senior, sur laquelle on croirait voir un Blanc. En réalité, il était moitié blanc, moitié

amérindien. Le père d'Adam Senior s'appelait Joseph Dedeaux et appartenait à une famille de Dedeaux blancs qui avaient de l'argent et possédaient certaines des plus belles terres du coin. Ces terres, lovées au bord du bayou, sont ornées de chênes verts d'une telle majesté que c'en est presque insoutenable. L'image que j'en garde, lorsque le soleil se couchait au-dessus des marais, hante mes rêves nostalgiques. Cet homme blanc s'éprit de sa gouvernante amérindienne et eut une relation avec elle. Sa famille l'apprit, et elle le déshérita. Alors Joseph épousa Daisy et ils donnèrent naissance à mon arrière-grand-père. Plus tard, selon ma mère, Joseph et Daisy ouvrirent un bazar où mon arrière-arrière-grand-père blanc trouva la mort, victime d'un cambriolage qui avait mal tourné. Mon arrière-arrière-grand-mère indienne ne tarda pas à le suivre pour cause de maladie.

Jeremy, l'arrière-grand-père de ma mère du côté maternel, était assez riche, lui aussi. On raconte que la famille de sa femme venait de Haïti mais qu'il était amérindien. Dès qu'il comprit que ce gouvernement de Blancs ne se préoccuperait pas d'éduquer ses enfants et ses petits-enfants, il construisit une école sur son terrain et embaucha un instituteur. Il passait aussi pas mal de temps à faire marcher ses alambics disséminés dans les bois de son vaste domaine, un passe-temps habituel dans la communauté à l'époque de la prohibition. Un jour qu'il était en train de distiller, accompagné de son gendre Harry, des agents du fisc débarquèrent. J'imagine ces Blancs vêtus de chemises blanches et pantalons foncés, le cheveu terne et gras, le revolver frais et doux dans la paume de leurs mains moites. Harry prit la fuite et réussit à leur échapper puisque c'est lui qui, plus tard, cacherait ses enfants sous des couvertures pour les emmener à la campagne rendre visite à la branche blanche de la famille. Mais mon arrière-arrière-grand-père Jeremy, lui, fut abattu. Les agents du fisc abandonnèrent son corps parmi les

bois verdoyants, au milieu de ses alambics, et c'est sa famille, prévenue par Harry, qui vint le récupérer.

Le père de mon père s'appelait Big Jerry. Avec sa mère Ellen et ses frères et sœurs, ils vivaient en face de l'église St. Stephen, dans une petite maison carrée peinte en bleu ardoise. Mes arrière-grands-parents paternels possédaient un hectare ou deux le long de St. Stephen Road ; du temps où mon père était enfant, des chevaux y paissaient et du maïs et des légumes poussaient dans les champs.

Adam Junior, le père de ma mère, vivait lui aussi dans une petite maison située au bout d'une route encore plus étroite, parallèle à St. Stephen. Il y a une butte au nord de St. Stephen, le genre de côte à pente douce qui se grimpe sans effort sauf quand on est à vélo ou lorsqu'on tire un chariot. La route qui part de St. Stephen en direction de la colline s'appelle, à juste titre, Hill Road, et le chemin qui forme un angle droit avec Hill Road, à peine assez large pour qu'une voiture puisse passer, s'appelle Alpine Road. La maison de mes arrière-grands-parents maternels se dresse au bout de ce chemin, longue et étroite, grise, modeste et bien entretenue. C'est là que vivait Maman Vest, mon arrière-grand-mère.

Mes deux arrière-grands-mères avaient le teint mat et les cheveux poivre et sel. Les deux parlaient avec un fort accent créole. Mother Ellen, j'allais surtout lui rendre visite avec mon père. Je n'ai jamais connu son mari, mon arrière-grand-père – mon père m'a raconté qu'il a été abattu très jeune à l'issue d'une bagarre. Mother Ellen avait une voix forte et elle était drôle, comme mon père. Elle passait des après-midi entiers assise sur son perron, à observer les allées et venues du quartier, et conduisait encore sa voiture, mais lentement. Quand nous allions la voir, elle s'asseyait sur les marches du perron et nous racontait des histoires de sa jeunesse, comment

elle allait, avec ses frères et sœurs, ramasser de la mousse sur les chênes pour garnir leurs matelas. Ils travaillaient dur à l'époque, habitués à planter, désherber, moissonner et prendre soin du bétail des heures durant. Maman Vest, elle, n'aurait jamais accepté de s'asseoir sur les marches avec nous : elle était un peu plus comme il faut, un peu plus réservée aussi. Malgré tout, nous passions des après-midi à manger des gâteaux à l'ombre fraîche de sa véranda, pendant que les adultes échangeaient les dernières nouvelles. Maman Vest nous parlait d'Adam Senior, son défunt mari, dont elle disait qu'il lui avait rendu visite une fois, après sa mort, alors qu'elle était au lit. Elle l'avait vu apparaître dans l'embrasement de la porte et il lui avait parlé. Elle avait eu peur et était restée plantée là, sans pouvoir faire un geste. Je n'ai jamais rencontré Adam Senior, mon arrière-grand-père, pas plus l'homme que le fantôme. Maman Vest faisait souvent référence à lui mais n'évoquait jamais Aldon, le fils qu'elle avait perdu au Vietnam, mort en sautant sur une mine.

Les cadavres d'hommes jonchent l'histoire de ma famille. La douleur des femmes qu'ils ont laissées derrière eux les fait ressortir du néant et les transforme en fantômes. Une fois morts, ils transcendent le réel de ce lieu que j'aime et j'abhorre à la fois, et prennent une dimension surnaturelle. Parfois, quand je pense à tous les hommes qui sont morts jeunes dans ma famille, au fil des générations, je me dis que, le loup, c'est DeLisle.

J'aime à penser que mes parents se sont rencontrés à mi-chemin entre les maisons de leurs pères, quelque part dans les bois, ou bien sur St. Stephen Road, qui à l'époque était en terre battue rouge. On est à la fin des années 1950 et ils sont probablement tous les deux pieds nus. Mon père voit cette fille menue à la peau mate, à l'ossature légère, au nez fin, avec ses cheveux brun foncé qui ont été lissés. Elle lui sourit

Retrouvez le catalogue des éditions Globe
sur le site www.editions-globe.fr



Et suivez notre actualité sur Facebook et Twitter



www.editions-globe.com